

Un locataire anxieux

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 43

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221349>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

après avoir adressé quelques petits noms d'oiseaux à la machine sur laquelle il fondait tant d'espairs, se remet courageusement à rajuster la perlide infidèle.

Moins glorieux, mais crânement quand même, il se confie à nouveau à son cheval mécanique et affronte avec une certaine assurance la route tortueuse et caillouteuse qui le mène à ses amours. Tout semblait vouloir marcher, mais le diable était de la partie et rerecrac, le cadre se casse en deux, laissant son propriétaire à plat ventre au milieu de la chaussée, avec un nombre X d'égratignures à la figure et aux mains. Heureusement pour lui, pas de membres cassés et de blessures graves.

Après avoir repris ses sens et jugé l'étendue du désastre, Ignace comprit qu'il n'était plus en état de se présenter avec succès en face de la Berthe, ramassa les briques et s'en fut, clopin clopant se remettre de son émotion chez lui. Il pensa ses plaies, puis avec rancœur palpa, examina les restes de sa machine.

Il se rendit compte qu'il n'en pouvait plus rien faire de bon et avec rage lança les briques par la fenêtre.

Au rez-de-chaussée, la grand'mère de la famille qui le logeait était morte.

Monsieur le curé s'en vint faire sa visite de condoléances et, on ne saura jamais pourquoi, monta au premier étage, au lieu de s'arrêter au rez-de-chaussée. Il y trouva l'ami Ignace qui ne montrait, chose bien compréhensible, pas un visage des plus souriants.

Après les salutations d'usage, il s'empressa de le consoler en lui disant :

— Mon pauvre ami, il vous est arrivé un grand malheur !

— Si j'avais su qu'elle me joue un tour pareil, dit Ignace !

— Que voulez-vous, il faut savoir se résigner et avoir confiance dans les bons comme dans les mauvais jours. C'était son heure, ajouta le brave curé !

Et Ignace de lui répondre :

— Oui, mais elle aurait pu en choisir une autre !

— A son âge, il fallait s'attendre à tout !
— Oh, et puis après tout, M. le curé, je l'avais achetée de rencontre, elle ne valait plus rien, elle manquait par devant, elle biaisait au milieu, elle craquait par derrière, je ne pouvais plus m'en servir, je l'ai f... par la fenêtre... Chamot.

La Patrie Suisse. — C'est par un beau portrait d'Arnold Böcklin, à l'occasion du centenaire de sa naissance le 16 octobre 1827, que s'ouvre le No 909 (12 octobre) de la « Patrie Suisse ». On y trouvera encore les portraits du professeur Aimé Chavan, mort le 26 septembre et des deux doyens des dragons suisses, Ulysse Collet, de Baulmes, et Louis-Alexandre Saugy, à Rougemont. Le même fascicule nous montre les Armaillis de la Fête des Vignerons sur la tombe de Placide Currat, qui révéla au monde le Ranz des Vaches de la Gruyère : le culte et le défilé du régiment 7 ; les dégâts causés par les eaux à Riggensbach et à Tavanasa (Grisons) ; les Lamartiens à St-Aubin ; l'exposition de chalcographie et de céramique, à Genève ; le chemin de fer de la Jungfrau avec d'impressionnantes vues de haute montagne ; la nouvelle ferme du château du Rosey près de Rolle ; quatre portes monumentales célèbres. « Böcklin et la mort », peint par le célèbre peintre bâlois et la belle composition Foire en Valais, du peintre Alexandre Blanchet, y font la part de l'art. Une page de sports, une page de mode et trente-cinq vues du concours de photographies complètent ce numéro remarquablement venu.

Un locataire anxieux. — Eh bien, Monsieur, je crois que si vous n'avez pas d'enfants, pas de gramophone, pas de radio, pas de chien, pas de piano, pas d'aspirateur à poussière ni de téléphone, pas de visites tardives ni personne chez vous qui chante, notre propriétaire consentira peut-être à vous accepter comme locataire, car il n'accepte que des personnes absolument tranquilles.

Le futur locataire, souriant :

— Je veux agir en toute franchise avec vous, congerie ; dites au propriétaire que je possède une plume-réservoir qui grince un peu, légèrement pourtant...

MARC-HENRI A GRAVELOTTE

PAR une radieuse journée de juillet, nous avons parcouru cette belle vallée de la Moselle, où les villages sont tantôt nichés au pied des vignobles, tantôt mollement étalés sur les rives calmes et fleuries de la lente rivière qui s'en va vers le nord.

Ici et là, une cheminée d'usine crache sa fumée et parfois, dans le ciel bleu-pâle, s'élève le cri lointain d'une sirène. Cependant les villages se rapprochent peu à peu et l'on entre bientôt dans la banlieue d'une grande ville.

A un tournant de la route, une vaste place d'armes apparaît soudain : elle s'étend jusqu'aux premières collines d'où s'élève, de minute en minute, un avion militaire. Metz est là tout près ; Metz, l'immense camp retranché que, durant un demi-siècle, les Allemands s'ingénierent à aménager au mieux et qui, maintenant, regorge de soldats français.

Ils sont là, sur la place d'armes, par petites escouades et, tandis que les caporaux commandent la manœuvre, des officiers flegmatiques se promènent, la cravache à la main.

Marc-Henri descend brusquement de bicyclette et s'approche d'un soldat en bonnet de police qui tient par la bride un beau cheval de race. Il lie conversation, offre des cigarettes puis, profitant de ce premier avantage, le voilà qui se met à poser des questions auxquelles le soldat répond par un haussement d'épaules. Comment lui, simple troupière, pourrait-il savoir combien il y a de soldats dans la ville, quelles sont les unités représentées et où se déroulent les manœuvres militaires ? Marc-Henri songe peut-être qu'il est indiscret, aussi change-t-il brusquement de conversation. Montrant du doigt ces fantassins qui se jettent à terre sur l'ordre d'un caporal, se relèvent, font quelques pas, puis disparaissent de nouveau dans l'herbe, il déclare :

— Ça, ce n'est plus du service militaire. De notre temps c'était bien plus beau ; lorsque l'escadron était rangé en ordre de bataille, nous montions à l'assaut, tandis que la fanfare jouait : « Sempach, champ semé de gloire... » Ah ! parlez-moi de ces beaux chevaux qui piaffaient d'impatience, de ces képis à gourmette et de ces sabres qui étincelaient au soleil du matin ! A présent, il faut remuer de la terre, remuer de la terre, remuer de la terre...

Le soldat français ne répond rien. Il se borne à regarder curieusement cet ancien brigadier de la cavalerie suisse qui raconte, par le menu, ses prouesses lors de l'assaut de Chapelle ou de la prise de Poliez-le-Grand.

Sur un signe de l'officier, les escouades se rassemblent ; elles se rapprochent, car c'est l'heure de la critique. Discrètement, nous nous éloignons, tandis que notre homme rajuste son bonnet de police et jette sa cigarette.

Une large rue toute droite, puis les premières casernes apparaissent. Nous assistons à la relève des sentinelles, après quoi nous pénétrons dans un jardin public où se dresse le monument de la Victoire. Puis, c'est la Porte Serpenoise sous laquelle les Prussiens passèrent le 27 août 1870 et que les Français franchirent de nouveau le 19 novembre 1918.

Marc-Henri parcourt les rues de Metz à la façon d'un pèlerin. Il veut tout voir et tout entendre. Il questionne les sergents de ville, s'arrête devant les casernes, franchit les ponts jetés sur la Moselle, assiste au retour des troupes et suit de l'œil les officiers qui déambulent, par petits groupes, sur les trottoirs.

Ensemble, nous avons pénétré au cœur de la ville, visité la cathédrale et gravi la fameuse tour de la Mulde d'où la vue s'étend bien au-delà de la grande cité lorraine, sur les campagnes environnantes, bordée de petites collines.

Puis, enfourchant nos bicyclettes, nous avons pris le chemin de Gravelotte.

Une route qui monte dans une forêt de hêtres, une route solitaire où nous cheminons sans mot

dire, accablés par la chaleur de midi. Partout, c'est le silence que trouble à peine la Mance, cette petite rivière qui creuse son lit au fond d'un ravin. Mon compagnon a enlevé son veston et déboutonné son gilet. Manches retroussées, il s'en va gaillardement quand, tout à coup, je le vois en arrêt devant un écriteau : « Sentinelle No 1 », puis plus loin : « Sentinelle No 2 ».

Tout en s'épongeant le front, il me déclare :
— Tout de même, ces sentinelles, je voudrais bien savoir où elles se cachent ?

Il n'avait pas achevé ces mots qu'on vit surgir, d'une touffe de fougères, un grand diable de tirailleur sénégalais en uniforme kaki, lequel baragouine un français que nous ne comprenons pas.

— Ah ! s'écrie Marc-Henri, en voilà un ! Puis s'adressant au soldat :

— Alors, ce Gravelotte, est-ce encore bien loin ?

— Ze ne sais pas moi, ze souis pas du pays !

— Oh ! ajoute Marc-Henri, ça se voit assez sans lunettes. Il n'y a pas besoin de le dire...

La conversation fut brusquement coupée par l'arrivée d'un général en automobile. La sentinelle prend la position, tandis que Marc-Henri esquisse un vague salut. Viennent ensuite trois chars d'assaut. Le soleil de midi fait briller les tourelles d'acier surmontées de la mitrailleuse. Des soldats, on ne voit que le haut du visage et une partie du casque.

— Drôles de machines, fait Marc-Henri ! Je ne vois pas nos dragons vaudois enfermés là-dedans !

Puis le voilà qui s'élance jusqu'au haut de la colline.

La route fait un coude brusque, la forêt cesse tout à coup et l'immense plateau de Gravelotte apparaît soudain. C'est une succession de mamelons verdoyants, coupés de petits ravins où s'accrochent des haies. Les villages sont là, de vieux villages aux noms historiques. Voici Gorze, Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour, groupes de maisons, plus ou moins vastes, disséminés sur le plateau où se rencontrèrent deux puissantes armées.

Debout au sommet de la crête, dans la tenue d'un stratège illustre, Marc-Henri scrute l'horizon. Il évoque les grands mouvements de troupes, les batailles rangées, les charges de cavalerie et les assauts à la baïonnette. Des près légèrement inclinés, des ravins boisés et des forêts lointaines, il croit voir déboucher des lignards à casquettes rouges et à guêtres blanches, des turcos en chéchias et des zouaves à culottes bouffantes chargeant au son du clairon les colonnes prussiennes.

Cependant, rien ne trouble le silence de ces lieux, pas même les manœuvres militaires qui se déroulent, très loin, vers le sud. Le soleil brille dans tout son éclat et les villages, pareils à de gros insectes, semblent accroupis, au creux d'un sillon, durant l'heure de la sieste.

Une rue large, bordée de volets clos, quelques rares passants vaquant à des besognes obscures, une modeste église à la tour carrée puis, à un croisement de route, un petit café avec une tonnelle ombragée : c'est Gravelotte.

Cependant, l'une des anciennes demeures de ce village servit de quartier général à Napoléon III et deux salles, à l'intérieur, ont été transformées en musée.

Après avoir étanché sa soif sous la tonnelle, Marc-Henri a voulu visiter ce musée. Mais ces uniformes bariolés, ces képis, ces casques couverts de poussière et ces balles retrouvées sur le champ de bataille l'ont laissé totalement indifférent.

— Tout ça, c'est de l'autre guerre ! dit-il avec un petit air de mépris.

Ensuite, il a visité le cimetière, ainsi que le mausolée érigé par les Prussiens ; mais ces tombes, où les officiers occupent trois fois plus de place que les modestes troupiers qui tombèrent à leurs côtés, l'ont amené à faire quelques réflexions qu'il est inutile de soumettre à votre jugement.